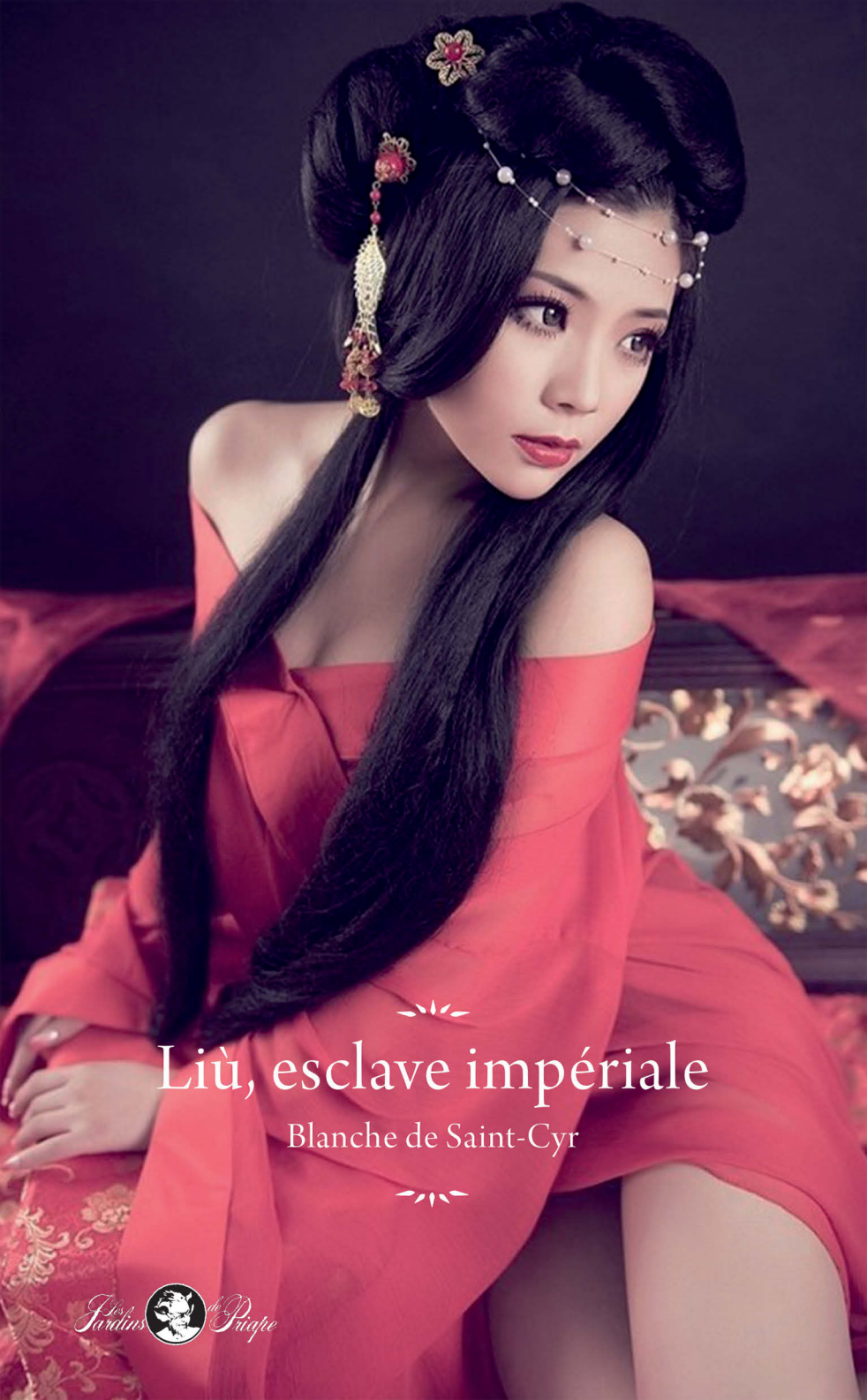


Liù, esclave impériale

Blanche de Saint-Cyr

Les Jardins de Priape

Blanche de Saint-Cyr

Liù, esclave impériale

Roman

Collection



TABOU ÉDITIONS
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2019 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.1000.MP.04/19

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)
Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.
La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Imprimé en UE par MultiPrint, France
Dépôt légal : 2e trimestre 2019
ISSN : 1955-4052
ISBN édition papier : 978-2-36326-072-7
ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-698-9
ISBN édition numérique Epub : 978-2-36326-699-6

Chapitre 1

Liù, esclave impériale

Yunnan, neuvième siècle. Le jour se levait au royaume de Nanzhao.

Un premier rayon pénétra les persiennes. Je tentai de prolonger mon sommeil. Mon rêve fuyait déjà, lui qui m'avait semblé si réel. La force de ses bras nus, son parfum musqué contre mes lèvres. Je gardais les yeux fermés pour les retenir. Juste encore une minute. Ces pensées impures qui m'assaillaient depuis le printemps… que m'arrivait-il ? Je glissai une main entre mes cuisses pour remplacer celle qui avait disparu avec le soleil. Cette chaude moiteur, mon Calaf, dommage que tu n'en profitais pas. J'enfonçai mes doigts un à un, palpant mes chairs délicieuses, accueillantes. Mon oreiller étouffa les petits gémissements que je lui confiais.

Un tintement de vaisselle m'interrompit soudain. Je feignis de dormir, mais déjà Xianmei, la vieille servante en chef, repoussait les volets. Forcée d'ouvrir les yeux, je réalisai que les couches de mes consœurs étaient vides.

— Quelle heure est-il ? demandai-je d'une voix pâteuse.

— J'ai ordonné qu'on ne te réveille pas, tu as servi le conseil toute la nuit.

— Ils sont sur le pied de guerre, l'Empire…

— Liù ! Tu dois garder le silence, la discrétion reste la qualité première d'une esclave.

— À toi je peux tout dire, me défendis-je, tu es la plus ancienne domestique de Taïzu.

— Officier les soirs de conseil est un honneur, professa Xianmei en s'affairant dans le dortoir. Son Altesse t'accorde sa confiance. Tout ce que tu entends doit rester scellé derrière tes lèvres. Muette comme les carpes rouges du bassin. Ma loyauté au roi Taïzu te semble indéfectible, pourtant crois-moi, ne te fie à personne. On en a vu des fidèles retournés par l'ennemi. Sortilèges et poisons sont légion à la cour. La peur pousse à commettre bien des crimes. Mais laissons cela. Ne traîne pas au lit, le Prince t'a fait mander !

Je m'agenouillai sur ma natte, pleine d'espoir.

— Calaf ?

— Ne rêve pas, petite sotte ! Il s'agit du Fils Suprême, il choisit de nouvelles suivantes ce matin. Ta façon de servir le thé lui a beaucoup plu hier soir.

Nos regards se croisèrent. L'ancienne m'adressa un sourire désolé. Je soupirai.

— Le prince Ping, ce porcelet lubrique…

— Ne parle pas comme ça, il remplacera bientôt son père sur le trône, me sermonna Xianmei.

Puis elle ajouta avec une courbette :

— Que les dieux protègent Son Altesse le roi Taïzu pour mille ans encore.

Je me hâtai de saisir la cruche de terre cuite et la cuvette qu'elle me tendait. Les esclaves n'avaient pas le loisir de discuter les ordres.

Je m'aspergeai d'eau froide, puis Xianmei entreprit de me peigner.

— Tes cheveux, quelle pagaille ! J'envie les rêves qui te décoiffent ainsi.

Je rougis sans lui répondre. La rude toilette n'avait pas encore tiédi mes ardeurs du matin. Elle continua.

— Un conseil, pour Ping. Les oies blanches l'excitent, alors ne lui offre pas l'image d'une pucelle à initier. Mais ne joue pas non plus la pouliche indomptable, il voudra te dresser. Incarne plutôt une plate et ennuyeuse soumission. Il déteste les filles trop dociles, celles qui se plient à ses caprices sans joie ni honte, en se retenant tout juste de bâiller.

Je restais coite. Jamais Xianmei ne m'avait tenu ce genre de propos. Je n'étais même pas sûre de comprendre de quoi elle parlait.

La domestique lissa mes cheveux avec de l'huile d'amande, puis m'aida à revêtir un *hanfu* de soie noire, l'uniforme des esclaves, barré de la ceinture or qui marquait le service personnel du roi. Un pinceau de poudre à la main, elle sembla hésiter, puis finalement se contenta d'estomper la tache de naissance en forme de lune qui ornait mon décolleté.

— J'aimerais t'enlaidir, mais ta fraîcheur supplante toutes mes ruses, marmonna-t-elle.

Avant de soupirer :

— Si tu avais pu rester enfant, loin des convoitises…

Je la rassurai d'un sourire. Elle me croyait si pure. J'avais beau être vierge, pour rien au monde je n'aurais renoncé au désir qui me brûlait le ventre. Sentir mes seins s'épanouir, le regard des hommes se voiler, leur élocution se troubler alors que je servais le thé. Il fallait pourtant que je tienne mon rang. Le roi Taïzu, en probe souverain, n'admettait pas qu'on distraie ses ministres

et ses généraux. Quant au prince Ping, j'aurais mieux fait de lui ébouillanter la jambe au passage. J'avais manqué de prudence en jouant de mes charmes naissants, et j'en payais le prix fort.

L'idée que ce gommeux pose les yeux sur moi me révulsait. Mais pas assez pour éteindre le feu entre mes cuisses. Je les serrais l'une contre l'autre, pour entretenir l'illusion de mon rêve. Les paroles de Xianmei ne me parvenaient plus que de loin. Je laissais ses mains préparer mon corps. À la cour du roi Taïzu, j'avais toujours été une esclave bien traitée, alors pourquoi m'inquiéter ?

Xianmei m'introduisit au Palais de l'Est, dans les appartements du prince héritier. Le fils aîné du roi possédait sa propre suite, je visitai cette partie de la cité pour la première fois. Contrairement au zen épuré des quartiers de mon Roi, les pavillons d'ici suintaient le luxe. Murs grenat, fleurs rares, bois sculptés, coffres laqués, soieries et pierres précieuses ornaient tapisseries et objets de culte. Une dizaine d'autres filles attendaient dans un premier salon sous la garde d'eunuques en habit. Xianmei me serra le bras en signe d'encouragement, avant de disparaître.

Je ne connaissais aucune des esclaves présentes. Elles portaient des ceintures rouges, bleues, violettes, ou blanches, moi seule servais Taïzu en sa cour intérieure, mais la cité royale comptait des dizaines de milliers d'esclaves, dans tous les palais et ministères, tous les jardins, cuisines et écuries. Une question me brûlait les lèvres : à peine sortie de l'adolescence, que faisais-je au milieu de ces femmes accomplies ?

Une étrangère attira mon attention, elle ne portait pas notre uniforme. Sans doute devait-elle provenir de l'extérieur de la cité. Son visage plat, plus clair que les nôtres, trahissait ses origines tartares. Ses formes pleines tendaient sa tunique de brocart bleu azur. Je la trouvais superbe, les hanches larges, la bouche

accueillante. À ses côtés, je ressemblais à un moineau famélique. Mon regard s'attarda sur sa poitrine que je devinais lourde. Elle me sourit. Je rougis, intimidée par son aisance. Assise sur un fauteuil bas, elle balançait sa jambe sans pudeur, loin des codes habituels de la cour. Je l'enviais pour sa liberté, mais elle se redressa d'un coup. Ping entrait. Nous tombâmes à genoux, le front contre le sol.

Le chef des eunuques nous ordonna de nous lever, de nous aligner. Le Prince nous toisa d'un coup d'œil circulaire. Après avoir vérifié qu'aucune ne manquait, il nous passa en revue comme des chevaux de montagne avant une expédition, redressant un menton ou pinçant une fesse de ses horribles doigts.

Il portait les ongles longs, laqués de vernis marron. Je courbai la tête pour cacher mon dégoût. On disait dans les couloirs qu'il refusait de les couper depuis l'âge de douze ans, par coquetterie. Cette mode avait été apportée à la cour par un visiteur d'Inde ou du Bhoutan, on ne savait plus. En tout cas un pays où les ongles longs signaient la noblesse, preuve que l'homme ainsi pourvu ne travaillait pas de ses mains. Les domestiques riaient de cette précaution inutile, personne dans le royaume n'ignorait la paresse du Fils Suprême.

Arrivé devant l'étrangère, il recula d'un pas pour mieux la contempler. Elle était aussi grande que lui. Les yeux de la belle lançaient des éclairs, mais elle se mordait les lèvres pour ne pas rire.

— Le Prince Héritier vous amuse ? demanda Ping d'un ton courroucé.

Elle secoua la tête en signe de dénégation, mais son sourire s'épanouit plus encore. Je n'en revenais pas. Pourquoi ces minauderies ? Serait-il possible que ce faraud lui plaise ? Cette fille que j'imaginais galoper dans les steppes me fascinait. Ses cuisses et ses fesses musclées… De nouveau le désir me chauffa le bas-ventre. D'un geste, Ping indiqua aux eunuques d'emmener la Tartare. Quel gâchis ! Rien ne la destinait pourtant à garnir les salons. Mais je comprenais mieux les goûts du fils aîné maintenant. Je me forçai à adopter un visage de marbre. Pas question de la suivre au sérail ! Si j'y entrais, jamais je ne reverrais Calaf.

Le Prince parvint à ma hauteur. Je ne desserrais pas les dents. Il ricana.

— Quel est ce menton arrogant ? N'est-ce pas la petite esclave qui faisait des mines hier soir dans le salon du vieux ?

Je suffoquai de l'entendre manquer de respect à son père. Ping me contourna et poursuivit dans mon dos.

— Tu montrais un autre visage, hier en servant le thé. Enfin, quand le Prince Héritier dit visage…

D'un coup il glissa une main sous mon habit, juste entre mes fesses. Je glapis de surprise. Il revint devant moi en léchant ses doigts d'un air connaisseur.

— C'est bien ce que je pensais. Tu mouilles sans retenue, ton visage est fermé, mais ton cul n'attend que moi.

J'ouvris de grands yeux scandalisés. Il amorça un geste vers les eunuques.

— Emmenez-la.

— Non ! Attendez ! Sa Majesté le roi… son déjeuner… mon service.

Je tombai à genoux. Ping sembla hésiter. Je demeurais prostrée, l'autorité de son père brandie en guise de défense. Il déclara d'une voix mauvaise :

— File aux cuisines. Mais ne te réjouis pas, le Prince Héritier organisera ton transfert dès ce soir. Simple formalité.

Il m'agaçait à parler de lui à la troisième personne. Je ne pus retenir un regard haineux et me hâtai vers les portes, serrant mon *hanfu* contre moi. J'entendis son rire dans mon dos.

— Pas la peine de te draper dans ta dignité, petite allumeuse, le Prince voit clair dans ton jeu. Le coup de la tigresse blessée, rien de tel pour exciter mon instinct de chasseur !

Je regagnai les quartiers royaux les joues en feu. J'avais échoué.

Toute la matinée, j'œuvrais dans la crainte. Après le petit déjeuner, j'avais débarrassé la vaisselle avec déférence. Le roi avait toujours apprécié mon travail. Toutes ces années au service de Taïzu, un souverain bon et respectueux, pour finir dans le sérail de ce porc ? J'en frémissais d'horreur.

Si seulement Calaf, le deuxième fils, avait collectionné les femmes lui aussi, je me serais jetée à ses pieds, mais il avait hérité du sérieux de son père. Il passait ses matinées à cheval, à parfaire son maniement des armes avec le capitaine de la garde, et ses après-midi avec les ministres et les généraux afin d'apprendre à gouverner. Il ne devait pourtant pas succéder au roi, mais il occuperait sans doute une haute fonction dont il voulait se montrer digne dès à présent. Ces saines activités lui procuraient une musculature confiante, un regard droit et un front soucieux que je rêvais d'adoucir.

J'avais souvent tenté de modérer mes ardeurs, Calaf était destiné à quelques princesses de hautes lignées, je ne devais pas l'oublier. Que pouvait espérer une esclave ? Je savais ma vie dédiée au service du roi et j'en concevais de la gratitude. Logée, nourrie, bien traitée, peu de filles à l'extérieur de la cité pouvaient se prévaloir d'une vie si facile. J'étais née ici, d'une mère

esclave que Taïzu avait sauvée du limogeage. J'étais satisfaite de mon destin.

Si seulement Calaf avait montré quelque appétit charnel… je me voyais bien assouvir dans l'ombre ses désirs les plus crus, ceux que sa légitime épouse ne pourrait assumer. Il suffirait qu'il me sonne, j'accourrais, pressée de le contenter.

Lorsque j'étais chargée de nettoyer la bibliothèque dont Taïzu prenait grand soin, j'aimais inventorier les gâteries et positions que j'observais sur les enluminures d'un livre hindou, en accordéon – avec deux réglettes en bois pour protéger ses pages. Je fantasmais de prodiguer à Calaf pareilles étreintes. L'une d'elles m'avait émoustillée tout un après-midi. On y voyait une femme agenouillée qui gobait en entier le membre d'un homme heureux. J'y songeais avec gourmandise. Voilà que ces pensées ranimaient ma fougue du matin ! Malgré la menace de Ping, j'avais la tête embrumée de désir.

Il fallait que je me remette au travail, Xianmei me gronderait si elle me trouvait à rêvasser. Je rangeai en soupirant le nécessaire de toilette du roi Taïzu et la soie noire de mon *hanfu* caressa la pointe de mes seins. J'aurais aimé m'allonger un instant pour soulager mon trouble. Quel démon m'habitait ?

Ce n'était pourtant pas le moment, la tension devenait palpable au palais. Depuis plus de deux cents ans, les six provinces du Nanzhao vivaient unifiées et notre royaume avait reçu l'approbation de l'Empereur chinois de la dynastie Tang. Mais il n'en avait pas toujours été ainsi, auparavant, des guerres avaient opposé le Nanzhao à ses voisins chinois, mais aussi tibétains.

Lors des dernières décennies, nos rois, poussés par l'enjeu du commerce maritime le long de la côte, avaient bataillé pour la Birmanie, le Sichuan, le Nord-Viêtnam et la province chinoise de Lingnan. Fort de ses victoires, le grand-père de Taïzu traitait sur un pied d'égalité avec la Chine. Il souhaitait recevoir le titre d'empereur, mais les affrontements recommencèrent, et le Nanzhao perdit le Sichuan. Nos visées expansionnistes prirent fin.

Taïzu hérita d'un royaume déclinant, surveillé de près par son puissant voisin chinois. Profondément bouddhiste, pétri de sagesse confucéenne, mon souverain aspirait à la prospérité du peuple. Les honneurs, les titres et la richesse l'intéressaient peu, il désirait simplement maintenir la paix en son royaume. Il se rendait chaque année à Pékin pour se prosterner devant l'Empereur et payer un impôt dans l'espoir qu'on nous laisserait tranquilles. Mais d'année en année, la Chine devenait plus gourmande, plus méfiante, plus belliqueuse.

J'entendis Xianmei m'appeler depuis le couloir. Je lissai mes vêtements pour reprendre contenance, je ne devais pas contrarier mes supérieurs si je voulais rester au service du roi. L'idée que les longs ongles de Ping puissent m'effleurer m'évoquait des limaces me bavant sur la peau. Je me hérissai de dégoût et courus rejoindre Xianmei.

— Où te cachais-tu ? Le roi a commandé du thé.

— Je lui apporte immédiatement.

— Et ce matin ? Tu ne m'as rien dit.

— Plus tard, je ne veux pas faire attendre Taïzu, répondis-je en m'éloignant.

Je craignais de la décevoir, de l'attrister. Il faudrait pourtant que je lui avoue ma défection. Je passai par les cuisines, puis le cœur serré, je me dirigeai vers les salons royaux.

L'absence du crieur ne m'étonna pas. Taïzu négligeait souvent le lourd protocole. Comme esclave personnelle du roi, je pouvais entrer sans être annoncée, je travaillais en silence, comme son ombre. Le plateau d'argent dans une main, je m'apprêtais de l'autre à écarter la portière de brocart quand des éclats de voix arrêtèrent mon geste. J'attendis, le souffle court.

Ping se trouvait auprès de son père. Et ils parlaient de moi.

— Liù est ma meilleure servante ! Elle est née ici, connaît la maison par cœur et montre une loyauté sans faille. Choisissez toutes les écervelées que vous désirez pour vos jeux ignobles, mais laissez Liù tranquille.

La voix exagérément obséquieuse de Ping répondit :

— Altesse notre Père, votre fils vous propose cinq de ses esclaves en échange. Très dociles.

— Je ne veux pas de vos esclaves, Liù devra bientôt remplacer Xianmei qui vieillit. Vos servantes… des filles vulgaires, sans aucune tenue, la honte du royaume.

— Mais très belles ! Elles raviraient les ministres et les généraux de Votre Majesté !

— Leur travail n'a nul besoin de vos fioritures. Que diraient les hauts dignitaires de l'Empereur devant tes poules de luxe ?

— Peut-être Votre Majesté obtiendrait-elle une baisse de nos impôts ?

— Suffit ! Je ne veux plus en entendre parler. Quand allez-vous décider de prendre vos responsabilités de Fils Héritier, au lieu de vous complaire dans les plaisirs immédiats ?

Derrière mon rideau, je ne savais que faire. Entrer et me trouver au cœur de la tempête ? Nous avions l'ordre, pour éviter d'embarrasser quiconque, de rester en dehors de toute discussion houleuse. La première qualité d'une esclave, c'était la discrétion. Jamais les invités, les princes, les ministres, les ambassadeurs ne devaient se sentir observés, surtout lors d'une remontrance, jamais ils ne devaient perdre la face devant les domestiques. D'un autre côté, le thé refroidissait et je devais obéir à l'ordre de l'apporter au roi. L'idée que Ping, furieux, finisse par sortir et me tomber dessus me remplissait d'effroi. Il saurait que j'avais tout écouté. J'étais coincée.

Calaf surgit dans le vestibule. Tout à ma peur, je ne l'avais pas entendu approcher. Je m'agenouillai prestement, mon plateau tendu par-dessus la tête. Il me considéra d'un œil surpris. Pensait-il que j'épiais les conversations du roi ? Mes mains tremblaient tellement que je renversai un peu de thé.

— Eh bien, qu'attendiez-vous là, derrière ce rideau ?

— Votre Altesse, c'est que je n'ose pas entrer.

La voix de son frère s'éleva soudain et couvrit mes explications.

— Votre Majesté le roi a toujours préféré son deuxième fils, mon frère Calaf, alors qu'il a tué la Reine notre mère.

À ces mots je courbai la tête. Comment feindre de n'avoir pas entendu ? Pauvre Calaf, les mots de Ping me broyaient le cœur. La reine avait trouvé la mort pendant l'accouchement et Calaf ne se le pardonnait pas. À la cour, on supposait que sa piété, son dur labeur, son sérieux contribuaient à racheter cet accident originel.

— La perfidie du Fils Héritier offense les dieux, siffla Taïzu avec froideur. S'il a plu aux dieux de rappeler la Reine, de lui attribuer de nobles fonctions à leurs côtés, comment un nourrisson pouvait-il s'opposer à leurs projets ?

Je n'osais lever les yeux sur le prince, mais il chuchota :

— Nous ne pouvons rester ici, ces propos ne nous sont pas destinés. Retournons dans le couloir. Je vais appeler le crieur pour me faire annoncer et vous suivrez avec le thé.

Je me redressai, surprise qu'il m'inclue dans sa solution, moi, l'esclave. Il avait dit « nous ». Mon étonnement l'amusa.

— Mon père déteste le thé froid, se justifia-t-il.

Peu habituée à une telle simplicité, je bégayai :

— Sa servante vous remercie.

J'attendais qu'il se dirige vers le couloir mais il ne bougeait pas. Malgré l'interdiction formelle de regarder un membre de la famille royale dans les yeux, je ne résistai pas et relevai la tête. Il m'observait sans ciller, ses larges pupilles noires posées sur moi avec bienveillance, son grand front calme, ses nobles pommettes. Un demi-sourire illumina ses lèvres. Je sentis fondre toutes les barrières du protocole, le rouge me monta aux joues. Il allait me murmurer quelque chose, mais

Ping sortit en trombe des appartements du roi. Je crus qu'il allait s'étrangler. Nous trouver derrière le rideau fit flamber sa colère, il me tordit le poignet.

— Petit serpent, tu ne perds rien pour attendre. Regarde la longueur de mes ongles, ils représentent ma patience, qu'importe le temps, tu finiras par m'appartenir.

— Frère aîné, lâchez la servante de notre père, ordonna Calaf d'un ton sans réplique.

Ping s'écarta, peu pressé de confronter sa silhouette de dandy aux muscles de son frère, mais il continua d'aboyer.

— Retournez à vos écuries, vous ne connaissez rien aux femmes, celle-ci me désire ardemment.

Je tournai vers Calaf un visage affolé. Il n'allait quand même pas le croire !

Du menton, il me désigna le rideau.

Je m'y précipitai, confuse. Le thé, mon roi… ma place n'était pas au milieu de ces disputes de famille, seule l'exécution d'un service parfait comptait. J'avais déjà trop tardé à rejoindre mon souverain.

Soulagée d'avoir échappé au prince Ping, j'occupai les jours qui suivirent à m'enivrer de pensées excitantes. Mon travail en pâtissait. Une esclave ne devait pas nourrir d'émois, pour un homme de sang royal, qui plus est. Avais-je rêvé ? Le visage de Calaf, si près du mien que j'avais senti son souffle, ses yeux qui un instant avaient hésité à s'aventurer sur mon corps et ce début de phrase qu'il avait failli prononcer. Ah ! Si seulement Ping n'avait pas interrompu ce moment de grâce… Qu'allait-il me confier ? Je l'avais troublé, comme une femme trouble un homme, j'en étais sûre.

Plus tard dans la journée, ma belle confiance vacillait et le pessimisme donnait un goût amer à mes heures. Peut-être voulait-il juste me conseiller de retourner en cuisine pour quérir une théière chaude. Je prenais mes désirs pour réalités.

Toutes ces questions sans réponse me dévoraient le jour et me tourmentaient la nuit. Xianmei m'adressait des regards sourcilleux que je feignais de ne pas comprendre.

Quand je lui avais confié la tentative ratée de Ping, elle avait paru heureuse.

— Sa Majesté le roi ne lâche jamais personne à qui il a un jour attribué sa confiance.

Ensuite un éclat triste avait voilé ses yeux. Depuis, je m'interrogeais. Je connaissais si peu du passé de notre servante en chef. Pour consacrer sa vie au service de Taïzu, Xianmei avait-elle renoncé à quelques passions ? Je ne m'étais jamais intéressée à ces questions avant, pétrie de reconnaissance pour ma position, mais aujourd'hui que le désir m'enflammait, comment étancher cette soif sans désavouer mon roi et sa légendaire chasteté ?

L'oreille aux aguets du moindre vice, j'écoutai un matin une conversation en cuisines. Il s'agissait de calmer les turpitudes d'une jeune servante, surprise en train d'épier la toilette d'un maréchal-ferrant après son travail. La femme de l'artisan avait surgi derrière la pauvrette et demandé pour elle une punition. L'homme avait éclaté de rire, disposé la servante à plat ventre sur ses genoux et lui avait administré la fessée de sa vie. Les gens des écuries avaient tous admiré son fondement écarlate, mais son visage de honte était plus rouge encore. Après quoi, la voyeuse avait reçu un bain froid, pour calmer ses ardeurs. Aux cuisines, on riait beaucoup.

Un bain froid ? Peut-être devrais-je y songer avant que ma lubricité n'éclate au grand jour. Quant à la fessée, la perspective d'être tenue, *hanfu* relevé, sur des genoux virils m'échauffait tout le corps. Quelle folie de me mettre pareille image en tête ! De l'eau froide, voilà ce qu'il me fallait et vite. Je disposais d'un peu de temps, le roi avait retardé le conseil des ministres où je devais servir. Plus question de déambuler comme une proie toute chaude parmi ces messieurs ! L'intérêt de Ping m'avait servi de leçon. Je me faufilai dans la cour où chaque soir les esclaves

se livraient à leurs ablutions. Je n'eus pas le loisir de me déshabiller que mon prénom retentit dans nos murs.

À la hâte, je revins dans le couloir pour trouver Xianmei qui me cherchait.

— Prépare tes affaires en vitesse, Taïzu organise une partie de chasse, il veut nous emmener.

Mes yeux s'arrondirent d'étonnement.

— Taïzu ? À la chasse ? Mais que signifie…

La vieille servante me toisa en fronçant les sourcils. Je m'inclinai et lui présentai mes excuses en attendant la suite de ses ordres. Ne pas commenter, questionner, ni remettre en cause les directives du Roi. Cette règle précédait celle sur la discrétion du personnel. Mais tout de même. Ce midi encore, Taïzu était végétarien, alors une partie de chasse ?

— Habille-toi chaudement, continua Xianmei. Il est possible que nous logions en altitude.

— Bien madame, dis-je avec une courbette.

Je me préparai avec fébrilité, des questions plein la tête. Pourquoi cette expédition ? Que devenait le conseil des ministres ? Je quittais rarement la Cité, aussi cette partie de chasse me remplissait-elle de joie. Si Taïzu sortait du palais, autant que je l'accompagne, au moins je resterais sous sa protection. Était-ce la raison de cet ordre ? Mon maître désirait-il m'éloigner de Ping ?

Xianmei me rejoignit pour m'aider à emballer les vêtements du Roi. Au risque de l'énerver à nouveau, je tentai d'en savoir plus.

— Xianmei ? Je peux te poser une question ?

— Que veux-tu encore ? soupira-t-elle.

Mais son sourire bienveillant me poussa à continuer.

— Tu sais pourquoi le roi Taïzu m'emmène ? C'est la première fois, alors je me demande… Tu crois que c'est à cause de Ping ?

— Le prince Ping part avec nous.

Je manquai de m'étrangler. L'allégresse que j'avais éprouvée à l'idée de découvrir les montagnes s'évanouit aussitôt.

Xianmei et moi ne savions pas monter à cheval, aussi voyagions-nous en fin de convoi, assises dans un chariot avec les provisions. Nous étions les seules domestiques et les seules femmes de l'expédition. Je remarquai rapidement les ministres et les généraux qui nous accompagnaient. Une partie de chasse, vraiment ? À mon avis, Taïzu voulait surtout que son conseil prenne de l'altitude. Je gardai secrètes mes observations pour éviter les reproches de Xianmei. Ne jamais se mêler des décisions de Taïzu, telle était sa devise et je devais la faire mienne. En tout cas, toujours pas de Ping à l'horizon, mais peut-être marchait-il en tête ? La question me taraudait tellement qu'elle finit par franchir mes lèvres. Xianmei me répondit d'un air grave.

— Il a refusé de venir. Ping déteste abandonner son confort.

Un poids s'envola de ma poitrine, mais la mine déconfite de la vieille servante empêcha ma joie de s'exprimer librement. Elle ne me regardait plus. Les lèvres pincées, elle contemplait la ville de Dali qui s'éloignait en contrebas.

— Tout ça finira mal, murmura-t-elle.

Je compris qu'il valait mieux que je me taise.

J'étais déjà sortie de la Cité en compagnie de Taïzu, lorsqu'il se rendait au temple Chongsheng pour se